

La place de l'hypnose dans l'œuvre freudienne

Entretien avec Mikkel Borch-Jacobsen

mbj@u.washington.edu

Propos recueillis par Bernard Granger

PSN : Mikkel Borch-Jacobsen, vous venez de faire paraître aux éditions L'Iconoclaste les écrits de Freud sur l'hypnose au début de sa carrière médicale, de 1886 à 1893, précédés d'un long texte de présentation où vous faites revivre les circonstances historiques et intellectuelles dans lesquelles ils ont été conçus. Mais avant que nous en venions à ce travail, pourriez-vous résumer votre cursus pour nos lecteurs ?

Mikkel Borch-Jacobsen (MBJ) : Je suis toujours un peu embêté quand on me pose cette question, parce que mon *curriculum* est tellement sinueux. Je suis un Danois élevé en France dans un milieu international qui a fini par émigrer aux États-Unis, ce qui fait que je navigue entre plusieurs langues avec plusieurs passeports. Même chose pour mon cursus scolaire et disciplinaire : j'ai fait des études de philosophie en France avec des proches de Derrida (Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy), après quoi j'ai enseigné en psychologie à Strasbourg et au département de psychanalyse de l'université de Vincennes, puis je suis parti aux États-Unis pour devenir professeur de littérature comparée à l'Université de Washington (Seattle). Mais si vous me demandez de décrire mon travail actuel, je vous dirais que je fais (ou essaye de faire) de l'histoire. Et dans quelques années, je vous donnerai vraisemblablement une autre réponse encore !

PSN : Vous passez pour un adversaire des freudiens et plus généralement de la psychanalyse. Quelle est la genèse de votre position, et d'une certaine façon, de votre engagement ?

MBJ : Je n'aime pas ce terme d'« adversaire », qui évoque tout de suite le parti pris, l'animosité, ou encore la « haine » chère à Elisabeth Roudinesco.

Ce sont les psychanalystes qui psychologisent ainsi le débat intellectuel, en interprétant tout désaccord comme une agression ou du « *Freud bashing* ». C'est d'ailleurs une vieille histoire. Lisez la correspondance entre Freud, Jung, Ferenczi et Abraham au moment des premières grandes controverses autour de la psychanalyse, vous verrez qu'ils mobilisent constamment des métaphores guerrières pour décrire leurs rapports avec leurs pairs et collègues. La psychanalyse a toujours eu besoin de se sentir attaquée, assiégée, afin d'hystériser le débat et mieux délégitimer les arguments de ses contradicteurs.

Disons donc plutôt que je suis un critique de la psychanalyse, ce qui n'implique aucune malveillance ou complot. Tout simplement, j'objecte aux théories psychanalytiques sur la base d'arguments susceptibles d'être discutés et débattus rationnellement, comme dans n'importe quelle autre controverse scientifique ou philosophique.

Pour répondre à votre question, je n'ai pas toujours eu cette attitude critique. Au contraire, j'ai été très intéressé par la psychanalyse lorsque j'étais jeune étudiant, au point de participer aux travaux de l'École freudienne de Lacan et de me lancer dans la rédaction d'une thèse de philosophie sur *Le Sujet freudien* (Flammarion, 1982). C'est en écrivant cette thèse, justement, que j'ai commencé à prendre de la distance par rapport à la théorie psychanalytique. Mon dernier chapitre était consacré à *Psychologie des foules et analyse du moi* et je suis tombé à cette occasion sur la question de l'hypnose et de la suggestion chez Freud, qui ne m'a semblé nullement réglée par son abandon de la pratique hypnotique vers la fin des années 1890. Tout comme François Roustang à la même époque, je me suis demandé si le « transfert » n'était pas en fait une forme insidieuse de suggestion et si la théorie psychanalytique dans son ensemble ne reposait pas sur un déni de ce fait, à savoir que Freud avait sans le vouloir, ou sans vouloir l'admettre, produit les phénomènes qu'il prétendait observer.

De fil en aiguille, c'est ce qui m'a amené à m'intéresser à la soi-disant « pré-histoire » hypnotique de la psychanalyse et du coup à la façon tendancieuse dont Freud a écrit l'histoire de sa discipline, en oubliant opportunément sa dette à l'égard de l'hypnose et d'autres chercheurs. Il m'est vite apparu que le récit officiel de la découverte solitaire de l'inconscient par Freud était une pure « légende », pour reprendre le terme d'Henri Ellenberger. Une fois parti aux États-Unis, je me suis rendu compte au contact d'historiens anglophones de la psychanalyse comme Paul Roazen, Frank Sulloway, Peter Swales ou Frank Cioffi que c'était bien pire encore : Freud avait non seulement réécrit l'histoire de sa discipline, il avait aussi menti à plusieurs reprises sur le résultat de ses analyses et délibéré-

ment manipulé ses récits de cas pour les faire coïncider avec ses théories. C'est à partir de ce moment-là que je suis devenu définitivement sceptique à l'égard de la psychanalyse. L'histoire a été pour moi un révélateur, en confirmant les doutes que j'entretenais jusque-là au niveau théorique. C'est le sens du livre que j'ai écrit il y a une dizaine d'années avec mon ami Sonu Shamdasani, *Le Dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse* (Seuil, 2005).

PSN : Avant votre dernier livre, vous avez publié *Les Patients de Freud* (Éditions Sciences humaines, 2011). Comment avez-vous procédé pour retrouver toutes ces sources sur certains des malades que Freud a eues en charge et quelles ont été les conclusions de votre enquête historique ?

MBJ : Ce livre porte sur 31 patients de Freud et l'histoire de certains d'entre eux avait déjà été retracée en détail par d'autres historiens de la psychanalyse, comme Peter Swales, Henri Ellenberger, Ernst Falzeder ou Ulrike May, pour ne citer qu'eux. Dans ces cas-là, j'ai simplement repris leurs travaux, en les complétant ici ou là. Pour d'autres patients, en revanche, il a fallu reconstituer leur histoire sur la base de renseignements très ténus. Des fois, j'ai pu partir d'un nom, d'autres fois il a fallu d'abord identifier le patient à partir d'autres indices. Après, il suffisait de suivre toutes les pistes ouvertes par ces premiers éléments. Internet est à cet égard un outil magnifique, car on peut trouver en quelques clics des choses qui par le passé auraient demandé à l'historien des années de recherche dans des archives dispersées à travers le monde. Pour ne vous donner qu'un seul exemple, je me suis beaucoup servi des sites de généalogie juive pour retrouver les descendants de certains patients, lesquels sont bien sûr une source d'information inestimable.

Cela dit, je ne voudrais pas donner l'impression que tout est toujours aussi facile. Les archives sont parfois lacunaires ou inexistantes, les témoignages sont ambigus ou bien encore les témoins refusent de parler. Ainsi, l'arrière-petite-fille d'Eduard Silberstein, le mari de Pauline Silberstein, n'a fait aucune difficulté pour me donner accès à ses archives familiales, mais le petit-fils d'Herbert Graf (alias «petit Hans») a sèchement décliné de répondre à mes demandes de renseignement. Parfois aussi, une piste prometteuse mène vers un document déposé à la Bibliothèque du Congrès à Washington par les Archives Freud et vous apprenez qu'il est «fermé» aux chercheurs jusqu'en 2030 ou 2057 (si tant est qu'il y ait une date de déclassification, ce qui n'est pas toujours le cas). C'est très frustrant !

Pourquoi se donner tout ce mal pour reconstituer l'histoire de ces gens, me direz-vous ? Eh bien tout simplement parce que Freud, en bon positiviste,

a toujours clamé que ses théories étaient basées sur l'« observation » de son matériel clinique. Or, il ne nous a laissé qu'une petite dizaine de récits de cas, dans lesquels les patients sont de surcroît pseudonymisés (« Dora », « l'Homme aux rats », « Petit Hans », etc.) Dès lors, comment vérifier l'exactitude de ses « observations » ? Le seul moyen est d'identifier un maximum de patients et de reconstruire leur histoire à partir de documents et de témoignages indépendants, afin de voir si l'enquête historique corrobore les récits de Freud et du coup les théories qui les accompagnent. Dans mon livre, j'ai donc réuni 31 portraits de patients identifiés à l'époque (dans mon livre plus récent, j'en ai encore identifié trois autres). Je m'en suis tenu aux patients qui venaient voir Freud avec une vraie demande de soins, en excluant tous ceux qui s'allongeaient sur son divan par simple curiosité intellectuelle ou pour suivre une analyse didactique, car je voulais avant tout évaluer la *thérapie analytique*.

Le résultat de cette enquête est tout à fait édifiant. D'abord, une simple comparaison entre les histoires de cas de Freud et les témoignages indépendants montre l'arbitraire ahurissant de ses interprétations. Les proches des patients s'en plaignaient d'ailleurs très souvent, car Freud n'hésitait pas à intervenir dans la vie des familles en ordonnant à l'un de divorcer, à l'autre de se marier ou au contraire de ne pas se marier, d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir, et ainsi de suite. Certains des patients eux-mêmes sortaient très amers de leur analyse, reprochant à Freud d'avoir voulu à tout prix leur imposer des interprétations absurdes pour satisfaire ses lubies théoriques. C'est le cas de Horace Frink, d'Olga Höning, de Marie von Ferstel, de Sergius Pankejeff (« l'Homme aux loups »). Viktor von Dirsztay dira même que l'analyse l'avait « détruit » (il a fini par se suicider). Le décalage avec les récits de Freud est saisissant. On se demande à la fin de quoi et de qui parlent ces récits, car « Dora » ou « l'Homme aux loups » n'ont souvent rien à voir avec les patients réels Ida Bauer ou Sergius Pankejeff. Ce sont des personnages de fiction théorique, de « roman psychanalytique ».

Mais surtout, il apparaît que les résultats thérapeutiques de Freud étaient le plus souvent nuls, voire désastreux. Sur les 31 patients que j'ai étudiés, seul trois (Ernst Lanzer, Albert Hirst et le chef d'orchestre Bruno Walter) semblent avoir bénéficié de leur analyse, et encore ne peut-on pas vraiment parler d'analyse dans les cas de Hirst et de Walter car en l'occasion il s'agissait plutôt de coaching suggestif. Dans le cas des 28 autres patients, le résultat est éloquent : soit les rémissions symptomatiques s'avéraient temporaires (Anna von Lieben, Fanny Moser – « Emmy von N. », Mathilde Schleicher, Emma Eckstein), soit l'analyse piétinait interminablement ou échouait à obtenir le moindre chan-

gement (Anna von Vest, Elfriede Hirschfeld, Karl Mayreder, Bruno Veneziani, Carl Liebman), soit encore l'état du patient empirait (von Dirsztay, Frink).

À quoi il faut ajouter les patients qui n'étaient de toute évidence pas névrosés ou psychotiques et n'auraient jamais dû aboutir chez Freud : Ida Bauer («Dora»), Aurelia Kronich («Katharina»), Adele Jeiteles ou encore la pauvre Elma Pálos, ballottée de façon proprement scandaleuse entre Freud et Ferenczi. On fait souvent honneur à Freud d'avoir su reconnaître qu'il n'avait pas réussi à guérir «Dora», mais la vérité est qu'Ida Bauer n'était même pas hystérique ! Par quelque bout qu'on prenne la chose, le bilan thérapeutique de Freud est clairement négatif.

PSN : Comment les Freudiens et plus généralement les psychanalystes ont-ils réagi à votre ouvrage ?

MBJ : De façon générale il a été très bien reçu, mais les psychanalystes et leurs compagnons de route médiatiques n'ont pour leur part guère réagi, alors qu'on aurait pu penser qu'ils étaient concernés au premier chef par la matière du livre. Elisabeth Roudinesco, qui tient la rubrique «Psychanalyse» au *Monde*, a toutefois écrit un billet d'humeur dans lequel elle déplorait ma «détestation» de Freud et se félicitait qu'on ne me lirait plus sur ce sujet à l'avenir (j'avais imprudemment déclaré dans une interview qu'il s'agissait de mon dernier livre sur Freud !). Après quoi elle a très libéralement puisé dans mes portraits de patients pour sa biographie de Freud, basée selon elle sur des recherches inédites qu'elle aurait effectuées à la Bibliothèque du Congrès à Washington lors d'une visite en mai 2014 (trois mois à peine avant la sortie de son livre). Apparemment, ce qui sous ma plume est «détestation de Freud» devient sous la sienne «histoire savante».

PSN : Comment vous est venue l'idée de votre dernier livre sur Freud et l'hypnose ?

MBJ : En réalité, l'idée de ce recueil remonte à la fin des années 70, alors que je travaillais à ma thèse sur *Le Sujet freudien*. Comme je vous ai dit, je commençais déjà à m'interroger sur le rapport problématique de Freud à l'hypnose et à la suggestion. Du coup, je me suis intéressé aux textes qu'il avait consacrés à l'hypnose au début de sa carrière. Ces textes n'étaient pas traduits en français et ne figuraient même pas à l'époque dans les *Gesammelte Werke*, mais j'en connaissais l'existence par la *Standard Edition*, où certains d'entre eux avaient été repris en anglais dans le premier volume.

J'ai trouvé étonnant que ces textes soient ignorés et j'ai donc décidé de les traduire avec deux amis strasbourgeois, en les accompagnant d'un appareil critique

destiné à les replacer dans leur contexte historico-théorique. Malheureusement, nous n'avons jamais pu publier ce volume car nous nous sommes heurtés à un veto des ayants droit de Freud en France (Gallimard, PUF et Payot). Jean Laplanche, qui venait de se lancer pour le compte des ayants droit dans le projet des *Œuvres complètes*, nous a clairement fait savoir qu'il était hors de question de publier ces textes et encore moins d'en faire une édition historico-critique.

On peut se demander quelle était la véritable raison derrière ce veto absurde, car le volume des *Œuvres complètes* où sont rassemblés certains de ces textes n'a finalement paru qu'en... septembre 2015, bien après le décès de Laplanche. Pourquoi donc empêcher les lecteurs français d'avoir accès à ces textes dans l'intervalle? On ne m'ôtera pas de l'idée que notre volume représentait une sorte de sacrilège pour Laplanche, dans la mesure où nous contextualisons Freud et le réinscrivons dans sa «préhistoire» hypnotique. Comme vous savez, l'appareil critique des *Œuvres complètes* est au contraire réduit au minimum, avec pour résultat de donner une vision complètement déshistorisée et «freudocentrée» de Freud.

Quoi qu'il en soit, le résultat du veto de Laplanche a été que les lecteurs français ont dû attendre trente-cinq ans pour avoir une vue d'ensemble de ces textes. Lorsque les œuvres de Freud sont tombées dans le domaine public en 2009, la question s'est évidemment reposée d'une publication de nos traductions. Étant donné que notre connaissance de Freud a profondément changé depuis le temps où nous avons traduit ces textes, je tenais pour ma part à réécrire complètement l'appareil critique et à faire précéder le volume d'une nouvelle introduction. Mes deux anciens collaborateurs, qui sont devenus entretemps psychanalystes, s'y sont opposés car ils ne tenaient pas à ce que leur travail fasse l'objet d'une récupération «idéologique» (leur terme). Autrement dit, ils ne voulaient pas être associés à ce qu'ils perçoivent maintenant comme mon révisionnisme historique.

Comme je ne pouvais pas utiliser nos anciennes traductions sans leur accord, il a fallu tout retraduire. Ce sont Daniel Mirsky et Fabrice Malkani qui s'en sont chargés, sous ma supervision. Ont été également traduits d'autres textes dont mes anciens collaborateurs et moi-même n'avions pas connaissance à l'époque (notamment des lettres complètement inédites de Freud à sa patiente Elise Gomperz, que j'ai retrouvées après bien des péripéties chez une vieille dame à Amsterdam).

Voilà l'histoire de ce livre, en deux mots. Comme vous pouvez le constater, il a mis bien du temps à voir le jour. Je ne m'en plains pas, car il est bien meilleur et plus complet maintenant.

PSN : Quelles sont les principales révélations contenues dans ce travail ?

MBJ : Il y a d'abord toutes sortes de petits scoops anecdotiques, comme la récupération des lettres à Elise Gomperz et de correspondances entre Charcot et Theodor Gomperz, ou encore l'identification de certaines patientes traitées par Freud à l'époque. J'ai pu établir, par exemple, que la patiente anonyme décrite dans l'article de 1892 «Un cas de guérison par l'hypnose» n'était autre que sa propre femme, Martha Bernays. J'avoue que j'en suis assez fier, car tous les biographes de Freud s'étaient jusqu'ici cassés le nez sur ce cas. Dans mon introduction, j'avance aussi les raisons que j'ai de penser que la «Lucy R.» des *Études sur l'hystérie* est en réalité Minna Bernays, la belle-sœur de Freud.

De façon plus générale, j'ai reconstitué le milieu social bien particulier dans lequel le jeune docteur Freud évoluait, celui de la haute bourgeoisie juive viennoise. Ses patientes les plus importantes appartenaient toutes à une grande famille de l'aristocratie bancaire, celle des Gomperz : Anna von Lieben, Elise Gomperz, Franziska von Wertheimstein (également identifiée ici pour la première fois). C'étaient des femmes très riches, très intelligentes, très cultivées, dont l'«hystérie» était éminemment sociale, je dirais presque mondaine. Comme le montrent entre autres des lettres de Charcot que j'ai trouvées à la Bibliothèque du Congrès de Washington, elles ont toutes été référées à son disciple viennois par Charcot, qui les avait soignées à Paris. Mieux encore, Freud envoyait à Charcot des rapports sur le déroulement de ses traitements (ces rapports ont malheureusement disparu, pour autant qu'on sache).

À ce sujet, je dois dire que j'ai été moi-même très surpris de découvrir à quel point Freud est resté lié théoriquement et professionnellement avec Charcot durant toute cette période. Charcot semble en effet avoir suivi très favorablement les premières expérimentations de Freud avec l'hypnose, car dans une lettre de septembre 1888 il se dit «tout à fait d'accord» avec le «traitement moral» appliqué par Freud à leur patiente commune Anna von Lieben. Cela contredit, évidemment, la réputation de «nihiliste thérapeutique» que lui ont faite des générations d'historiens de la psychiatrie soucieux avant tout de souligner le caractère inédit, inouï, de la révolution thérapeutique initiée par Freud. La vérité est que la fameuse «méthode cathartique» dont est sortie la psychanalyse vient en droite ligne de Charcot et de sa théorie de l'«hystérie traumatique».

C'est là l'enseignement essentiel qui se dégage de ces textes sur l'hypnose, à mon sens. En effet, on nous dit toujours que Freud, après avoir découvert l'hypnose chez Charcot en 1885-1886, l'aurait d'abord utilisée à partir de fin 1887 à des fins de suggestion directe comme le faisaient Liébeault et Bernheim,

après quoi il se serait tourné à partir de mai 1889 vers la remémoration sous hypnose de souvenirs traumatiques en s'inspirant de la « méthode cathartique » utilisée initialement par Josef Breuer avec « Anna O » (de son vrai nom Bertha Pappenheim). C'est de cette méthode cathartique que serait issue la psychanalyse proprement dite, après que Freud eut progressivement abandonné l'hypnose au profit des associations libres entre 1893 et 1896.

Mais en fait ce n'est pas du tout ainsi que les choses se sont passées. Comme l'établit très clairement l'article « Hystérie », c'est d'entrée de jeu, dès la fin 1887, que Freud a utilisé ce qu'il appelait la « méthode de Breuer », donc bien avant d'aller à Nancy en juillet 1889 pour se former à la technique de Bernheim. Or, cette prétendue « méthode Breuer » n'avait rien à voir avec la « *talking cure* » d'« Anna O. », dont Freud savait pertinemment qu'elle avait été un échec total. Breuer, en 1881-1882, avait exploité les états auto-hypnotiques d'« Anna O. » pour lui faire *se remémorer* les événements censés être à l'origine de ses symptômes. Freud, au contraire, induisait l'hypnose chez ses patients pour leur faire *oublier* leurs souvenirs traumatiques, pour les gommer, les effacer de leur mémoire. La « méthode cathartique » dont est parti Freud n'est donc pas du tout ce qu'on croit. Il s'agissait initialement d'une manipulation psychique – on pourrait presque dire d'un lavage de cerveau – très proche de techniques hypnotiques utilisées au même moment par Joseph Delbœuf et Pierre Janet. C'est à l'aide de cette méthode qu'ont été obtenus la plupart des résultats consignés dans les *Études sur l'hystérie*. En effet, ce n'est qu'à partir de l'automne 1892, au moment de la rédaction avec Breuer de la « Communication préliminaire » des *Études*, que Freud s'est orienté vers la remémoration consciente des souvenirs traumatiques, avec comme conséquence pratique l'abandon progressif de l'hypnose profonde avec amnésie au réveil.

Or, si Freud utilise l'hypnose pour « dé-suggérer » des souvenirs, c'est parce qu'il pense comme Charcot que les symptômes hystériques (paralysies, anesthésies, etc.) sont dus à des « idées fixes » qui se sont incrustées dans une partie dissociée-inconsciente du psychisme sous l'effet d'un choc traumatique. Dans cette perspective, l'hypnose permet d'avoir accès à la partie dissociée et de « débrancher », pour ainsi dire, le souvenir pathogène. C'est ce que Freud appelle dès 1888 le « traitement causal » de l'hystérie, en l'opposant favorablement au traitement purement symptomatique de Bernheim : ce n'est qu'en supprimant la cause inconsciente des symptômes, dit-il, qu'on peut véritablement guérir l'hystérie. Ce point est capital, car c'est très exactement ainsi que Freud distinguera toujours par la suite la *psychanalyse* de l'hypnose et plus généra-

lement des autres formes de psychothérapie, disqualifiées comme purement « suggestives ». La continuité entre la théorie dissociative de Charcot et la psychanalyse de la maturité est frappante. Freud aura beau abandonner l'hypnose et redéfinir le souvenir traumatique dissocié en souvenir de « séduction » sexuelle, puis en fantasme refoulé, la psychanalyse restera jusqu'au bout une quête des *causes* inconscientes du mal-être des patients. D'une certaine manière, Freud n'a jamais cessé d'être charcotien, c'est-à-dire anti-bernheimien.

J'ajouterai que c'est ce modèle causal hérité de Charcot qui explique la dérive psychologisante, voire psychiatrisante de la psychothérapie initiée par Freud. Il faut bien voir en effet que la « psychothérapie » défendue par des gens comme Hack Tuke ou Liébeault était d'abord une pratique médicale, une psychosomatique à l'intention des généralistes. Chez Bernheim, qui était un interniste, le terme de « psychothérapie » désignait l'utilisation de moyens psychiques comme la suggestion sous hypnose pour soigner des maux *organiques* ou psychiques. C'est d'ailleurs ainsi que Freud lui-même définit la psychothérapie dans son article de 1890 sur le « Traitement psychique », écrit peu après son séjour à Nancy chez Bernheim. Très vite, pourtant, la psychothérapie deviendra chez lui et pour des générations entières de thérapeutes une « *psycho-analyse* », c'est-à-dire un traitement de maux *psychiques* par des moyens eux-mêmes psychiques. Cette évolution était inévitable dès lors que son point de départ était l'hypothèse charcotienne d'une étiologie psychique des symptômes somatiques de l'hystérie (la fameuse « idée fixe » inconsciente). Ce qui a été perdu et oublié à cette occasion, ce n'est pas seulement l'hypnose comme pratique thérapeutique spécifique, c'est aussi et surtout l'idée d'une thérapie (ou d'une gymnastique) indissolublement psychique *et* corporelle, « psychobiologique » comme disait Bernheim. Il me semble que c'est cette très ancienne idée qui revient de nos jours, après un siècle de domination psychanalytique, sous la forme de l'hypnothérapie ou encore de la méditation de pleine conscience.

PSN : Comment expliquez-vous l'occultation de cette période par la plupart des historiens du freudisme alors qu'elle est si cruciale pour la genèse de la psychanalyse ?

MBJ : Il y a d'abord le fait que Freud lui-même a toujours déclaré que la psychanalyse « proprement dite » a commencé du jour où il a définitivement abandonné l'hypnose, qu'il situait en 1896. Freud n'a certes jamais nié avoir pratiqué l'hypnose, mais il était très important pour lui de couper nettement la psychanalyse de sa préhistoire hypnotique, ne serait-ce que pour des raisons politiques. Il faut bien comprendre que la « psycho-analyse » freudienne

n'était pas la seule psychothérapie sur le marché à l'époque. Elle était en concurrence avec l'hypnothérapie suggestive de Forel, la « psychanalyse » d'inspiration breuérienne de Frank, la « psychosynthèse » de Bezzola, la thérapie « persuasive » de Dubois et Déjerine, etc. En présentant la psychanalyse comme la seule thérapie véritablement causale, par opposition à l'hypnose et aux psychothérapies « suggestives » ou « persuasives », Freud lançait en somme une véritable OPA sur le marché de la psychothérapie.

C'est ce qui explique la virulence des premières « guerres freudiennes » entre 1906 et 1913, car les collègues et rivaux de Freud répliquèrent immédiatement que la méthode des associations libres n'était pas moins « suggestive » que l'hypnothérapie. En fait, elle l'était d'autant plus selon eux que Freud prétendait n'influencer en rien les patients. Bezzola, qui pratiquait une hypnose silencieuse durant laquelle les patients étaient conviés à porter leur attention sur leurs sensations corporelles, affirmait même que sa méthode à lui était dénuée de tout élément suggestif, contrairement au lourd endoctrinement « sexuel » des freudiens.

On comprend bien, dans un tel contexte, que Freud ait été amené à durcir de façon dogmatique la différence entre l'hypnose et la psychanalyse, car derrière la question de l'hypnose se profilait celle, beaucoup plus déstabilisante pour lui, de la suggestion. Qu'advierait-il en effet de la théorie psychanalytique s'il s'avérait que les patients de Freud lui avaient renvoyé en miroir ses propres hypothèses et constructions spéculatives ? En faisant passer une coupure simpliste entre l'hypnose « suggestive » de ses débuts et l'écoute impartiale des *libres* associations des patients, Freud s'immunisait de façon quasi magique contre l'accusation de les influencer par ses théories et ses interprétations.

Tout cela n'a pas peu contribué à obscurcir les débuts de la psychanalyse, car les historiens ont été amenés du coup à reléguer tout ce qui s'est passé avant 1896 dans les ténèbres antérieures de la psychanalyse. D'où toute une série d'incohérences en cascades, car que faire des Études sur l'hystérie ? La méthode cathartique était-elle hypnotique ou non, pré-psychanalytique ou non ? En quoi consistait-elle exactement, et quand Freud a-t-il commencé à l'utiliser ? En 1887 ? En 1889 ? Fin 1892 ? *Quid* de la méthode des pressions sur le front que Freud utilisait encore en 1896-1897, au moment de la « théorie de la séduction » ? S'agissait-il déjà de la « psychanalyse proprement dite » ou bien, comme en témoignent abondamment les lettres à Fliess, d'une forme d'hypnose plongeant parfois les patients dans de véritables états de transe ? Et dans ce cas, les récits d'abus sexuels des patients étaient-ils vraiment spontanés, non « suggérés » ? Et *quid* de l'état psychique provoqué par les associations libres, que

Freud compare dans *L'Interprétation des rêves* de 1900 à un «état intermédiaire entre la veille et le sommeil et sans doute aussi [à] l'état hypnotique» ?

Du fait de la réécriture de l'histoire par Freud, les historiens de la psychanalyse ont été jetés dans toutes sortes de contradictions et de confusions. C'est pourquoi il était si important de republier ces textes «pré-psychanalytiques» sur l'hypnose, 120 ans plus tard, car ils montrent que l'idée d'une coupure simple entre la psychanalyse et sa «préhistoire» hypnotique ne tient pas un seul instant. Tous les germes de la théorie et de la pratique analytiques sont déjà là dans ces premiers écrits et on ne comprend tout simplement rien à la «naissance de la psychanalyse» si on les évacue du corpus freudien.

PSN : Une dernière question : quelles sont, selon vous, les raisons qui ont poussé Freud à abandonner l'hypnose ?

MBJ : Freud lui-même a souvent expliqué que c'était parce qu'il n'obtenait pas de résultats satisfaisants avec l'hypnose et à première vue c'est effectivement ce qui s'est passé. Il a hypnotisé Anna von Lieben et Elise Gomperz pendant des années, mais les symptômes resurgissaient constamment ou bien ils étaient remplacés par d'autres. Pendant plusieurs années, Freud a pensé que c'était parce qu'il n'arrivait pas toujours à provoquer une hypnose profonde suivie d'amnésie au réveil. Dans pratiquement tous ses textes des années 1889-1892, il se plaint de ce que certains patients «résistent» à ses efforts pour les plonger en somnambulisme, l'empêchant du même coup de dé-suggérer les «réminiscences» pathogènes. C'était le cas notamment d'Anna von Lieben et c'est d'ailleurs pourquoi il l'a amenée avec lui chez Bernheim, car il espérait que ce dernier réussirait mieux que lui (ce qui n'a pas été le cas).

Le problème, c'est que d'autres patients, comme Elise Gomperz ou Fanny Moser (la «Emmy von N.» des Études), ne faisaient aucune difficulté pour tomber en somnambulisme et pourtant elles ne guérissaient pas non plus. Freud s'est forcément demandé pourquoi. C'est à l'automne 1892 qu'il trouve la solution : si les hystériques ne guérissent pas, c'est tout simplement parce qu'elles ne le *veulent* pas. On a beau les plonger en somnambulisme, une «force» s'oppose à l'effacement des idées pathogènes. C'est ce que Freud appelle la «contrevolonté», qui elle-même est le résultat d'une volonté antagoniste d'ignorer (d'oublier) un souvenir ou une représentation dérangeante. C'est le début, évidemment, de l'idée de conflit psychique : les idées pathogènes restent fixées dans l'inconscient non pas à cause d'une dissociation due à un traumatisme, mais parce qu'elles sont «réprimées», «refoulées» du fait de leur caractère inacceptable.

Dans ces conditions, il ne pouvait plus être question de chercher à obtenir des patients qu'ils oublient leurs souvenirs traumatiques puisqu'en fait c'est la volonté d'oubli qui était pathogène, source de dissociation psychique. C'est contre cet oubli qu'il fallait lutter. Très logiquement, Freud a donc cessé de chercher à obtenir le somnambulisme avec amnésie post-hypnotique pour essayer au contraire de ramener les souvenirs à la conscience (de les dé-dissocier) en induisant une hypnose légère, laquelle fera place un peu plus tard aux associations libres à l'état de veille.

Comme on voit, c'est cette nouvelle théorie de la « contre-volonté », proposée à l'automne 1892, qui a amené Freud à abandonner progressivement l'hypnose. Ce qui est très bizarre dans cette séquence, c'est que Freud avait déjà utilisé l'hypnose légère avec Anna von Lieben depuis de longues années, faute de pouvoir induire chez elle un somnambulisme profond. C'est dans cet état proche de celui des associations libres qu'elle s'était souvenue de centaines de traumatismes, certains de nature sexuelle et d'autres remontant à l'enfance. Autrement dit, le traitement d'Anna von Lieben était psychanalytique avant la lettre et c'est d'ailleurs bien pourquoi Freud devait dire plus tard de cette patiente qu'elle avait été sa « *Lehrmeisterin* », son « éducatrice ». Mais son traitement avait aussi été un échec complet. Freud, à l'automne 1892, ne pouvait pas l'ignorer (Anna von Lieben mettra fin au traitement au printemps 1893). Pourquoi alors a-t-il engagé la psychanalyse naissante dans cette voie de garage ?

Freud n'a pas abandonné l'hypnose parce qu'il n'obtenait pas de résultats, car il n'en obtenait pas non plus avec l'hypnose légère qu'il pratiquait avec Anna von Lieben. Il s'est agi, semble-t-il, d'une décision purement théorique qu'il a prise *en dépit* des données cliniques, parce qu'elle lui permettait de justifier ses échecs. On se trompe donc complètement lorsqu'on explique son rejet de l'hypnose par le fait qu'il avait trouvé une méthode thérapeutique plus efficace, plus « causale ». La vérité est que Freud n'a jamais obtenu de résultats thérapeutiques satisfaisants, ni avec l'hypnose cathartique, ni sans elle.